

exprimait, en 1850, son antipathie contre le caractère et les œuvres de Lafontaine. Il se plaignait de ce qu'on avait *commencé son éducation par les leçons d'un cynique*. « Ses fables, disait-il, c'est du fiel et non du lait pour le cœur de l'enfance; ses contes orduriers provoquaient les sens¹ de la jeunesse; et ses dédicaces adulatrices mendiaient l'aumône des riches financiers pour payer ses faiblesses. » M. D'Aigueperse pensait au contraire avec Roilin, qu'il fallait commencer la réthorique par la lecture des fables de Phèdre, dont le récit est parfait et y joindre les fables de Lafontaine pour apprendre à y semer plus de pensées. Lafontaine s'est borné à mettre en vers des contes dont l'Europe s'amusait avant lui, et qui, quoique licencieux, ne corrompent pas les mœurs comme les romans du XVIII^e et du XIX^e siècle. L'amant de Graziella aurait dû être plus indulgent pour l'homme qui ne demandait qu'un peu d'amour honnête. Lafontaine, comme tout autre poète, loua ses dieux, sa maîtresse et son roi. La louange agréable est l'âme des beaux vers. Mais sans dette, sans luxe et sans ambition, il ne fut jamais avide d'argent, ni flatteur salarié. Enfin il faut dire, avec Louis Racine, que l'auteur de *Joconde est mort armé d'un cilice*.

En 1860, M. D'Aigueperse donna un *Essai sur les chiffres dont se servaient les Romains* et sur la supputation de leur monnaie. Ses calculs clairs et positifs sont entremêlés de traits piquants. Mais pour bien comprendre la valeur réelle d'une somme d'argent à Rome, il faudrait connaître le prix de toute chose, Il est fâcheux qu'une bonne ménagère romaine ne nous ait pas laissé son registre de dépense annuelle, pour nous apprendre, comme il^{me} de Maintenon, tout ce qu'on peut payer avec douze mille livres de renie.

Mon premier entretien avec M. D'Aigueperse remonte aux fêtes de 1807; c'était à Sainl-Genis-Laval, sous les ombrages